



ITINÉRAIRE D'UN PULL DE LA PAMPA AUX PODIUMS

C'est au fin fond de l'Uruguay, petit pays progressiste où les moutons sont plus nombreux que les habitants, que des tisseuses transforment les patrons de créateurs très en vue (Prada, Dries Van Noten...) en pulls et autres pièces de laine. Un grand écart saisissant.

Par Emmanuelle Eyles-Duwat. Photos Marta Nascimento.



Marc Jacobs (ici, un look du défilé Marc by Marc Jacobs automne-hiver 2014-2015), Prada ou Stella McCartney ont déjà sollicité la coopérative Manos del Uruguay (à gauche) pour des pièces de maille. Marc by Marc Jacobs commercialise cet hiver des écharpes filées sur place.

grand reportage



Sandra et son élevage de moutons, dans la propriété familiale. La laine traitée à la coopérative est teinte artisanalement.



Blanca contrôle la qualité de la laine, dans l'entrepôt de la coopérative Manos del Uruguay de Fraile Muerto.

n

New York, défilé Marc Jacobs, hiver 2009 : une top blonde en court manteau de tartan chemine sur le podium. Autour de son cou, une écharpe couleur pain d'épice achève cette silhouette au cool parfaitement urbain. Et pourtant, cette écharpe a été fabriquée dans une coopérative de 800 Uruguayennes, Manos del Uruguay, dont le savoir-faire est tel que Stella McCartney, Dries Van Noten, Prada et bien d'autres les ont déjà sollicitées.

Pour aller à la rencontre de ces « mains de l'Uruguay », il faut parcourir des kilomètres de pampa où paissent chevaux sauvages et troupeaux de moutons, avant de s'arrêter devant un atelier, à l'entrée du village de Fraile Muerto. A l'intérieur, une quinzaine de tisseuses s'activent sur une forêt de rouets. Un feu de cheminée réchauffe celles qui, près de l'âtre, les bras tendus, font des écheveaux. « On vous attendait ! » s'exclame Sofia, l'une d'entre elles.

Le temps qu'on attrape le verre de maté qu'elles nous tendent, elles montent le son de leur transistor en riant sous cape. « Bienvenue dans notre petit pays si lointain, claironne un commentateur de la radio locale, de la part des tisseuses, tricoteuses et fileuses de Manos del Uruguay, notre coopérative de laine nationale ! » Sans transition, la voix de France Gall chante « Ella elle l'a », reprise en chœur par tout l'atelier.

« Vous êtes surprise ? hasarde malicieusement Sofia, 35 ans. Ce n'est pas parce qu'on vit au fond de la pampa qu'on n'est pas connectées au reste du monde ! » « C'est vrai, renchérit Nilka, 40 ans : on ne croirait pas à nous voir avec nos ponchos et nos métiers d'un autre âge, mais les plus grandes maisons de mode font appel à nous pour teindre, filer, tricoter et tisser la laine de nos moutons. Chaque écheveau ou vêtement porte sur une étiquette le nom de celle qui l'a fait. »

FILEUSES SOLIDAIRES

Manos del Uruguay, c'est une coopérative créée en 1968 par cinq philanthropes et propriétaires terriens. L'une d'elles, Olga, se souvient : « L'idée était de faire fructifier les deux richesses du pays : le savoir-faire des femmes et la laine. Nous avons commencé avec quelques volontaires, puis la coopérative n'a cessé de grandir. Nous ►



Andrea, en congé maternité, vient présenter son fils Daniel à ses collègues de la coopérative.

ne sommes que 3 millions dans ce pays, mais nous cohabitons avec 20 millions de moutons ! De la laine, il y en a ! »

« La coopérative m'a sauvée, avoue Lola. Je venais d'accoucher, mon mari se mourrait d'un cancer, je n'avais plus de ressources. J'ai entendu à la radio que Manos recrutait, j'ai postulé. Comme leur politique est de respecter les contraintes familiales, j'ai pu filer quatorze heures par jour, pendant des mois, un pied sur le rouet et l'autre sur la bascule du berceau. Aujourd'hui, mon fils a 14 ans et il n'est pas question que j'arrête ce travail valorisant. Manos, c'est ma famille. »

Un coup de klaxon retentit dans la rue : une femme descend de moto, un sac d'écheveaux, telle une hotte, sur son dos. « J'ai filé 12 kg de laine ! Je me suis surpassée cette semaine », dit-elle avec fierté, tout en sortant de son sac à dos une patte de mouton sous cellophane. « J'ai pensé qu'un bon "masamora" (ragoût au maïs) vous ferait plaisir ce soir, je viendrai le cuisiner plus tard. » Les autres la remercient et lui offrent une rasade de maté brûlant avant qu'elle reprenne la route avec un chargement de laine brute à filer. Elle s'appelle Margarita et travaille auprès de sa mère, atteinte d'Alzheimer.

« Manos reflète bien l'identité de notre pays, explique Rodolfo Gioscia, manager de la coopérative. Il y a un souci de préserver la qualité de vie des artisanes et la laine est acheminée en camion dans tout le pays, jusqu'à leur village ou leur maison. Nous tenons à ce que les tisseuses n'aient pas à se délocaliser en venant grossir les rangs des pauvres de la capitale. »

Bianca, 42 ans, tient à nous montrer sa maison, à quelques rues de là. « Il y a vingt ans, je ne possédais rien et n'en pouvais plus de faire des ménages : le prêtre de ma paroisse m'a cédé une parcelle de terrain et j'ai lancé un appel sur un site internet de microcrédit. Avec mon mari, ses frères et cousins, nous avons désormais un toit au-dessus de nos têtes et celles de nos trois enfants. Sans Manos, je n'y serais jamais arrivée. » La maison est bien telle qu'elle l'a décrite : faite de bric et de broc, de solidarité et d'ingéniosité.

« La solidarité est le point fort de l'Uruguay, explique le sociologue Hector Cardoso. Ce petit pays niché entre le Brésil et l'Argentine a ouvert la voie à d'importantes évolutions en faveur des femmes. Dès 1913, le divorce y était possible à

« L'IDÉE ÉTAIT DE FAIRE FRUCTIFIER LES DEUX RICHESSES DU PAYS : LE SAVOIR-FAIRE DES FEMMES ET LA LAINE. » **OLGA, FONDATRICE DE LA COOPÉRATIVE**

la demande de l'épouse ; en 1927, les femmes obtenaient le droit de vote... et, hormis Cuba et le Guyana, c'est le seul pays d'Amérique latine à avoir dépénalisé l'avortement. »

Avant-gardiste en matière sociale en général (l'union des couples homosexuels y a été autorisée dès 2007, et la production de cannabis, légalisée en 2013), l'Uruguay devient l'eldorado de bien des Brésiliens et Argentins. Avec un revers : 40 % des terres sont aujourd'hui achetées par ses riches voisins et la jet-set nord-américaine, qui y construit des résidences somptueuses. « La vie reste authentique, rurale et artisanale ici, sans être coupée du reste du monde pour autant », poursuit avec fierté Hector Cardoso.

SEPT HEURES POUR TRICOTER UNE MANCHE

Dans la ville de Tacuarembó, au nord du pays, nous rencontrons d'autres femmes de Manos. « Les maisons de mode nous envoient leurs patrons et leur choix de couleurs, explique Cécilia, designer locale et coordinatrice de Manos del Uruguay. Nous avons alors quelques jours pour réaliser les prototypes. Puis, dès que les maisons les valident, nous nous lançons dans le tissage ou le tricot. La laine, teinte et filée par nos collègues d'autres villages, afflue et l'atelier accueille des montagnes de pelotes multicolores. Il faut sept heures pour tricoter une manche de pull, tant les patrons sont complexes. »

Lourdes nous accueille dans son petit salon vide où trône une grande machine à coudre avec une manche multicolore en cours de réalisation. Elle vit ici avec ses cinq enfants. Elle a connu bien des errances avant de croiser le chemin de Manos. « Aujourd'hui, j'ai la tête haute et mes enfants mangent à leur faim, dit-elle. Je travaille la nuit, quand tout le monde dort. J'écoute la radio et, parfois, je rêve à la vie que va connaître ce pull, aux avions qu'il va prendre et aux dressings dans lesquels il va attendre d'être porté. Il prend forme sous mes doigts, et j'en suis fière. » ■

Réagissez
à cet article
sur Twitter
@marieclaire_fr